

## **ANALYSES D'OUVRAGES**

---

**Vaux de Foletier, François de. — Mille ans d'histoire des Tsiganes.**  
Paris, Fayard, 1970. In-8°, 282 p.

« Dès que les Tsiganes apparurent sur les chemins d'Occident, ils suscitèrent une curiosité intense. » — Phrase liminaire d'un auteur faisant profession d'historien, qui a le don de satisfaire pleinement notre impatience. A l'intention de ceux connaissant moins bien l'œuvre de notre éminent Collègue, M. François de Vaux de Foletier, nous pourrions ajouter que la bibliographie de l'ouvrage ne mentionne pas moins de vingt-cinq travaux de tsiganologie déjà parus sous sa signature.

Au vrai, le peuple dont il nous livre un millénaire d'histoire, se complait dans une tradition de mystère et de secret, ajoutant à la difficulté des investigations. Chartiste, il a naturellement banni l'hypothèse et en même temps tout étalage d'érudition, au profit de la vérité et d'une extraordinaire richesse du discours.

Si l'on concentre, plus particulièrement, l'attention sur les questions de médecine, on y rencontre à la fois satisfaction et profit.

Ces « Egyptiennes aux prunelles ardentes » n'ont-elles pas annexé à leur patrimoine Sainte Sara dont elles se veulent les sœurs. Avec une ferveur analogue, les dévotions allaient déjà à d'autres intercesseurs. En 1594, une petite Bohémienne paralytique reçut la santé à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur; une autre malade se rendit à Sainte-Reine en 1734 pour être délivrée du mal caduc.

Pour ces nomades allant de pèlerinage en pèlerinage, l'Art de guérir, ou si l'on préfère, le choix du métier de guérisseur, devait constituer un moyen d'existence s'ajoutant à mille autres activités. Bonne aventure, magie, prétendue divination, médecine populaire, sont d'insensibles nuances d'une même vocation. Diseuses de bonne aventure, les Bohémiennes avaient une clientèle qui ne se souciait pas toujours des interdits ecclésiastiques et prodiguaient « charmes et enchantements ». Devenant découvreurs de trésor, sourciers, éteignant les incendies, leurs compagnons sont le plus souvent d'habiles prestidigitateurs. Il n'est pas inintéressant de constater qu'ils semblent chaque fois échapper aux procès de sorcellerie. Maintes fois pris en défaut, exposé à la pendaison, le Tsigane ne devait pas être livré à la dissection. Et si l'occurrence s'est présentée, d'autres veillaient à y soustraire son corps.

Mais ce ne sont que farces lucratives auxquelles les Bohémiennes s'adonnent dans bien des cas pour mettre à profit la naïve crédulité de leurs victimes de toutes conditions. Dans ces pratiques superstitieuses, l'épouse d'un barbier de Troyes subit une incantation avec une chandelle allumée sur sa poitrine pour guérir « une tête malade ». La patiente fut condamnée et la guérisseuse échappa à la justice.

Un perpétuel contact avec la nature permet aux Tsiganes de trouver dans le commerce des simples des ressources modestes, mais inépuisables, qui s'étendent à l'art vétérinaire. Pâtes sans levain recouvertes de signes mystérieux,

morceaux de tissu et de racines devaient transmettre des vertus singulières. D'autres fois c'étaient des pierres plus ou moins précieuses et surtout la pierre d'aimant dont les râclures étaient administrées dans de l'eau-de-vie. Certains onguents étaient aussi capables de neutraliser le mauvais sort. Dans cette pharmacopée rudimentaire, les cheveux et les poils tiennent également leur place. Cervantès rapporte le traitement d'une morsure de chien : lavage des plaies avec du vin, application de poils de chien frits dans l'huile, puis d'un emplâtre et de romarin vert convenablement mâché et pansement avec des linges propres. A son enfant galeux, une Bohémienne faisait manger de la chair cuite de serpent. Et pour que le remède porte bonne médecine, il fallait l'échanger contre le métal d'or ou d'argent, avec une croix marquée sur l'écu... On regrette cependant de ne pas trouver de renseignements précis sur les formules des remèdes. Leur caractère bizarre domine, pour étonner le patient, et surtout pour sauvegarder le secret de la préparation des huiles, onguents, baumes, tisanes, vendus même aux apothicaires.

Il n'en reste pas moins que l'Art de guérir tient une place indéniable dans la vie des Bohémiens. L'onomastique permet de retrouver un certain Pierre le Médecin en 1483, dans la compagnie du comte Louis. Au XVIII<sup>e</sup> siècle les procès-verbaux des démêlés avec la maréchaussée signalent de nombreux herboristes, chirurgiens ou valets d'opérateurs. Et la reconnaissance de leur compétence ne se limite pas aux témoignages des humbles habitants des campagnes.

Ce ne sont là que quelques glanures, qui ne peuvent qu'inciter à la lecture de cet ouvrage dont chaque page fait ressurgir l'aventure exaltante de ce peuple aux lointaines traditions. Venant du nord-ouest de l'Inde en Iran vers le X<sup>e</sup> siècle, dispersés au XV<sup>e</sup> siècle dans toutes les directions de l'Europe, exposés à d'incessants conflits, les Tsiganes ont su, sous l'autorité de leurs chefs, conserver leurs pratiques artisanales et artistiques et aussi leur fierté qui a tant séduit les poètes.

Th. VETTER.

**Dr Ludwig Brandl. — Ärzte und Medizin in Africa.**

14,5 × 20 cm, 200 pages, nombreuses figures et cartes - Chez l'auteur à Kaduna (Nigeria) - 1966.

De la préhistoire à nos jours, en passant par la médecine égyptienne, la médecine gréco-romaine, la médecine byzantine et la médecine judéo-arabe, dans ses différents secteurs égyptiens, tunisien, algérien, marocain et négro-africain, l'auteur nous montre à l'aide de cartes schématiques l'évolution de la médecine en Afrique. Il passe ensuite à l'ethno-médecine africaine et à la médecine européenne. Cet immense sujet pourrait fournir la matière de plusieurs volumes ne pouvait être traité intégralement. Il fallait nécessairement faire un choix. C'est ce qu'a tenté l'auteur en utilisant les sources allemandes, anglaises, françaises, hollandaises, belges, italiennes et ibériques, avec un souci évident d'objectivité.

**In fine** et en petit corps, soixante neuf pages (soit le tiers de l'ouvrage) sont consacrés à la liste

- a) des hôpitaux bâtis en Egypte de 707 à 1446 ;
- b) des médecins et pharmaciens connus en Egypte de 641 à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.
- c) des médecins connus en Algérie et au Maroc de 900 à 1880 ;
- d) des ouvrages de médecine de la Bibliothèque d'Alger en 1855.

Vient ensuite une importante bibliographie de la médecine africaine, divisée en huit sections : générale, préhistorique, égyptienne, punique, gréco-romaine, arabe, ethno-africaine et européenne. Sans être exhaustive, elle est présentée de telle façon qu'elle n'omet rien d'essentiel et qu'elle oriente le lecteur vers le sujet qui l'intéresse dans les meilleures conditions. Seul manque un index des noms propres et qui eut été très utile en égard au grand nombre de médecins cités. Manque aussi une table des cartes et des figures.

Cet ouvrage représente un effort considérable dans un sujet difficile que Ludwig Brandl est arrivé à maîtriser. Il nous apporte ainsi un excellent instrument de travail qui, sous un petit volume, renferme une documentation fort importante et fort bien choisie, puisque la médecine ancienne, la médecine populaire africaine et les acquisitions de la pathologie exotique européenne y sont harmonieusement équilibrées.

Je souhaite tout le succès qu'il mérite à ce travail qui plaira autant au grand public qu'aux médecins qui s'intéressent à l'Afrique.

P. HUARD.

**Pierre Brassart. — Contribution à l'étude du monde médical versaillais sous le règne de Louis XVI et pendant la Révolution.**

Thèse de Rennes, 1965, ronéotypée - 137 pages.

Cet excellent travail est une suite à la thèse classique de Paul Delaunay sur le monde médical parisien au XVIII<sup>e</sup> siècle (Paris 1906) et aux nombreux mémoires des érudits versaillais dont la bibliographie est donnée.

A l'aide des sources locales éditées ou inédites mais méconnues, l'Infirmierie royale et l'Hôpital de Versailles sont d'abord l'objet d'une étude qui ne laisse rien dans l'ombre allant de l'administration au personnel médical et aux malades.

Cette formation hospitalière, créée par le Roi, n'acceptait ni les vénériens, ni les cancéreux, ni les mourants, ni les incurables, avait un taux de mortalité anormalement bas (1 mort sur 8 entrants) par rapport à celui des hôpitaux parisiens (1 mort sur 4 entrants). Notons au passage que Versailles a été un centre de lutte antivariolique. Dès la mort de Louis XV (1774), Lieutaud fait inoculer le roi et ses frères. En 1782, Brunyer inocule les enfants de France. J.N. Chailly exécutera la première vaccination connue à Versailles, le 14 frimaire an IX (5 - XII - 1800).

Un second chapitre est consacré à la communauté des chirurgiens de Versailles dont le personnel est soigneusement dénombré et aux chirurgiens de la cour (maison du Roi, maison de la Reine, maison de Monsieur, maison de Madame, maisons de Madame Elisabeth, du Comte et de la Comtesse d'Artois, de Mesdames Adélaïde, Victorine et Sophie.

Quelques noms sont à retenir : Marignes, associé de l'Académie Royale de Chirurgie, membre de la Société Royale de Médecine fut un chirurgien adroit. Il a formulé, le premier en France, la nécessité d'une action chirurgicale sur l'appendice perforé. Il s'engoua de l'électrothérapie. Sous son influence, la communauté des maîtres chirurgiens cessa d'être un organisme purement corporatif pour devenir une société savante, organisant des séances mensuelles et exigeant la soutenance d'une thèse pour obtenir la maîtrise. Il se disait, lui-même, « professeur ».

Fr. Voisin (1759-1826) opérait les cancers du sein, taillait les lithiasiques, enlevait les cataractes. En 1870, il communiqua à l'Académie Royale de Chirurgie l'observation d'un polype géant de la face, enlevé avec succès chez un nouveau-né.

Fr. Michault (1748-1808) est surtout connu par sa riche bibliothèque.

Vermont, frère du lecteur de la Reine, fut un accoucheur habile mais grossier et laid. La bibliothèque de Versailles possède son portrait au pastel.

Les médecins de la cour et de la ville et la société médicale de Versailles forment le sujet du troisième chapitre. Issus de n'importe quelle faculté de médecine, ils ne sont pas constitués en collège et ne relèvent pas de l'archiatre alors que les chirurgiens étaient sous le contrôle du premier chirurgien du Roi. Beaucoup de médecins de la couronne ont été pris parmi les médecins de l'Hôpital de Versailles.

Parmi les archiatres, un seul fréquenta assidument l'hôpital de Versailles.

Lieutaud (1703-1780), qui fit près d'un millier d'autopsies, introduisit en France l'anatomie-pathologique et forma à la méthode anatomo-clinique : Brunyer (1730-1811), Lamayran (1747-1812), Fr. Voisin et Forestier (1754-1812). Sa riche bibliothèque (acquise de son vivant par Monsieur qui lui en avait laissé la jouissance) forme l'essentiel du fonds médical de la bibliothèque de la ville de Versailles. Il fut enterré dans la même église que la Bruyère et Quesnay.

Parmi les médecins de la ville se trouvaient deux grands voyageurs : Nicolas Gabriel Le Clerc (1726-98) médecin et diplomate fut chargé de deux missions officielles en Russie, après Pierre Poissonnier (1720-98).

J.Fr. Coste (1741-1819) se distingua avec Forestier (1754-1812) dans le corps expéditionnaire envoyé en Amérique sous le commandement de Rochambeau. Il est le premier français à avoir été nommé Docteur honoris causa de l'Université de Pensylvanie. Il parvint aux plus hauts postes du service de santé militaire.

Dans le cadre qu'il s'est tracé, Pierre Brassart a inséré de nombreux renseignements de première main concernant la bio-bibliographie de tous les médecins et chirurgiens ayant vécu à Versailles. Outre que ces détails font de cette thèse un excellent instrument de travail, ils lui donnent un aspect extrêmement vivant qui permet de se rendre compte de leurs conditions d'existence, de leurs activités professionnelles et politiques et de leur niveau scientifique. Plusieurs d'entre eux firent preuve (comme on le disait alors) d'un sentiment très élevé de la philanthropie.

N. Le Clerc, ruiné par la suppression de ses pensions royales ne s'en occupa pas moins des indigents avec dévouement.

Paul Lamayran (1747-1812), protégé de Lassone, médecin chef de l'hôpital, après avoir perdu tout espoir d'avoir une charge importante à la Cour est l'ami des prisonniers, des paysans et des pauvres. Quand il est appelé auprès d'un malade nécessairement, il le fait discrètement secourir par son boulanger, son boucher ou un ami chargé de lui remettre une obole.

Loustaunau, dernier survivancier de la charge de premier chirurgien du roi, donnait aux malades dans le besoin près de 30 000 francs par an.

La Révolution a été une pierre de touche dans le comportement politique des médecins versaillais. Ceux qui appartenaient à la Cour ne renièrent pas leurs attaches avec le régime déchu. Lemonnier (1717-1799) était à son poste le 10 août

1792 aux Tuileries et ne cacha pas aux émeutiers envahissant le château qu'il était médecin du Roi. En novembre de la même année, il vint plusieurs fois au Temple où Louis XVI souffrait d'un abcès dentaire et son valet de chambre, Cléry, d'une indisposition.

Brunyer vint au Temple fin 1792 et début de 1793 pour voir le duc de Normandie et Madame Royale. Au procès de Marie-Antoinette, dont il avait soigné les enfants pendant 15 ans, il déclara « qu'il ne connaissait de la Reine que la bonté de son cœur qui la faisait compatir de nombreuses infortunes » auprès desquelles il avait été son intermédiaire.

Les chirurgiens Voisin et Gauchez (1745-1793) firent preuve d'un grand courage professionnel en protégeant leurs blessés contre les excès des massacreurs.

Cl. Cornette (1744-94), à la fois apothicaire, chimiste et médecin de Mesdames Adélaïde et Victoire, émigra avec ses clientes en Italie comme ses confrères Forestier, Amy et Lassus. Il mourut d'ailleurs à Rome. Les quelque dix médecins de la ville, essentiellement ville royale, étaient dans l'ensemble conservateurs. Coste, le plus libéral d'entre eux, devint Maire de Versailles en 1790 mais il ne fut pas réélu en 1791 et reprit sa carrière de médecin militaire. A vrai dire, qu'ils appartenissent à la cour ou à la ville, les membres du corps médical versaillais quittaient, peu à peu Versailles. Ils sont encore 15 en 1791. Il en reste 6 en l'an V.

Un index commode des noms cités termine ce travail sérieux et probe dont l'auteur doit être félicité.

Professeur P. HUARD.

---

Prière d'apporter les corrections suivantes au Numéro 3-4 de 1970 :

- p. 123, 1.3, lire : « Jacobsen » et non « Jacolsen ».
- p. 125, 1.3, à partir du bas, lire : « Work » et non « Works ».
- p. 127, 1.2, à partir du bas, lire : « Borelly » et non « Bonelly ».
- p. 180, titre ouvrage M. Wiriot, lire : « 1848 » et non « 1748 ».
- p. 183, 4<sup>e</sup> alinéa, lire : « 21 janvier » et non « 21 février ».

---

## **LE XXIII<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE**

**se tiendra à Londres du 2 au 9 septembre 1972**

Documentation à : *International congress office, The Wellcome Institute of the history of medicine, 183 Euston road - London N.W. 1 (Grande-Bretagne).*

# MÉDECINS ET HISTORIENS

ATTIRES PAR L'HISTOIRE DE LA MEDECINE  
ET NE FAISANT PAS ENCORE PARTIE  
DE LA SOCIETE FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE

Demandez votre adhésion

Cotisation annuelle : **30 F**

Réunions mensuelles durant l'année universitaire

(Les séances se tiennent habituellement à 16 h 30 le quatrième samedi de chaque mois au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine au 12, rue de l'Ecole de Médecine, Paris-VI<sup>e</sup>).

La revue « Histoire des Sciences Médicales » est adressée gratuitement à tous les membres.